

## PSEUDONYMIE ET DIFFÉRENCES IDENTITAIRES

David MARTENS

La pratique pseudonymique suppose la mise en jeu de deux signatures au moins : le ou les pseudonyme(s), mais aussi le nom véritable, que celui-ci soit connu ou non. Le procédé repose ainsi sur la mise en œuvre d'une altérité, susceptible de revêtir différentes formes. De par leur seule facture, les noms propres « renvoient à la réalité, ou à la plausibilité, d'une origine ou d'une appartenance<sup>1</sup> » en indexant certaines caractéristiques identitaires, de façon plus ou moins évidente et fiable il est vrai. Dans cette perspective, et quand bien même le lecteur ignorerait tout de ces auteurs, « Marguerite Duras » suggère un écrivain féminin, probablement francophone, et « Franklin J. Matthews » un auteur vraisemblablement anglophone. Or ce second exemple est un pseudonyme adopté par Alain Robbe-Grillet pour signer, en 1972, la préface à l'édition de poche de *La Maison de rendez-vous* dans la collection « 10/18 ». Un pseudonyme peut donc afficher d'autres coordonnées identitaires que celles induites par le nom d'état civil de celui qui y a recours.

Se choisir un pseudonyme revient dès lors à se donner la possibilité de mobiliser certaines caractéristiques identitaires tout en procédant, le cas échéant, à l'occultation ou à l'escamotage éventuels d'une ou de plusieurs autres. Les paramètres identitaires induits par les noms participent d'un système de traits différentiels. Les écrivains qui ont recours au pseudonyme dans cette perspective jouent notamment des caractéristiques identitaires susceptibles d'être inscrites dans le nom, qu'il s'agisse d'afficher une forme de sacralité (la sainteté) ou une appartenance sociale spécifique (la noblesse), d'altérer son identité sexuée ou encore son origine culturelle. Ces traits identitaires, mis en œuvre à travers le pseudonyme, per-

---

1. N. Lapierre, *Changer de nom* (1995), éd. revue et augmentée, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2006, p. 19.

mettent aux écrivains – tous le ne font pas : un auteur peut parfaitement choisir un pseudonyme qui n'affecte pas ces traits de son identité – de mobiliser, selon des scénographies variées qui correspondent à des finalités particulières, les stéréotypes associés à ces paramètres, affectant à travers cet « indice postural<sup>2</sup> », la figure d'auteur qui constitue l'un des éléments déterminants de la réception des textes<sup>3</sup>.

Les modes de mobilisation des traits identitaires que le pseudonyme peut altérer apparaissent particulièrement diversifiés : entre la dénotation, par laquelle le pseudonyme choisi indexe une figure effectivement marquée par un trait identitaire particulier – le sexe, par exemple, à travers les prénoms (même lorsqu'ils sont épiciens) – et la connotation – lorsque, comme chez Louis-Ferdinand Céline, un prénom féminin tient lieu de patronyme ou quand, comme chez Saint-Pol Roux, le pseudonyme affiche une sacralité qui ne fait pas pour autant du poète un être surnaturel –, la façon dont opère l'altération identitaire générée par le pseudonyme diffère sensiblement, dans sa forme comme dans ses effets. Il n'en reste pas moins que, comme en ce qui concerne la relation entre la pseudonymie et l'hétéronymie, il importe non seulement de prendre en considération ces différences, mais aussi, et en première instance, ce qu'elles ont en commun. Ce n'est qu'à cette condition qu'il est possible d'aborder la pseudonymie comme le système de pratiques réglées en quoi elle consiste.

La première section de cette deuxième partie porte sur le traitement par les écrivains des paramètres identitaires conférant une forme d'aura – qu'elle relève du domaine du sacré ou de celui de l'appartenance à une classe sociale telle que la noblesse, par exemple – que les pseudonymes sont susceptibles d'altérer, soit en les attachant à un auteur qui en était dépourvu, soit, au contraire, en les gommant. La seconde section aborde les transformations de leur identité culturelle auxquelles se sont livrés certains écrivains, selon des dispositifs variés allant du choix d'un nom de facture étrangère à la mise en œuvre de dispositifs hétéronymiques élaborés, prenant à l'occasion la forme de la pseudo-traduction. Enfin, la troisième section examine plusieurs cas d'altération de l'identité de genre par pseudonymes interposés, notamment lorsqu'il s'est agi pour des écrivains femmes de signer de pseudonymes masculins ou, à l'inverse, pour des hommes, d'endosser des noms féminins.

2. J. Meizoz, *Postures littéraires : mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine, coll. « Érudition », 2007, p. 18.

3. Voir P. Bayard, *Et si les œuvres changeaient d'auteur?*, Minuit, coll. « Paradoxe », 2010, ainsi que R. Baroni, « Ce que l'auteur fait à son lecteur (et que le texte ne fait pas tout seul) », dans *L'Œuvre du temps. Poétique de la discordance narrative*, Le Seuil, coll. « Poétique », 2009, p. 147-166.

Envisagés de façon séparée dans la présentation formelle de cette partie de l'ouvrage, ces différents paramètres entrent bien évidemment en relation entre eux dans les pratiques concrètes des auteurs. Un écrivain roturier peut ainsi parfaitement adopter un nom féminin d'allure aristocratique, de même que rien n'empêche formellement un écrivain femme à l'origine asiatique indiquée par le patronyme, de se choisir prénom masculin et un nom de famille de facture française de façon à transformer son identité de genre et ses ascendances culturelles. Les différents articles de cette deuxième partie du livre, de même que ceux qui figurent dans la première et la troisième, témoignent de ces multiples combinaisons possibles et des enjeux qui sont les leurs selon des contextes socio-historiques sensiblement différents. Ces études montrent combien la pseudonymie introduit du « jeu » dans les pratiques des écrivains lorsqu'il s'agit de façonner la figure d'auteur à laquelle ils font endosser leurs œuvres.